FRC 3.16622.1
Case
FRC
23433

RÉFLEXIONS

SUR QUELQUES ABUS DE L'ANCIEN RÉGIME

ET SUR LA RÉVOLUTION ACTUELLE.

Par M. PAVIEZ, Sergent au Régiment de Touraine.

A MONTAUBAN,
De l'Imprimerie de la Société des Amis de la Constitution.

M. DCC. XCI.

THE NEWBERRY
LIBRARY

INTRODUCTION.

Ma façon de penser.

CHACUN a sa manie, chacun a sa façon de penser, bonne ou mauvaise. Comme tout citoyen a maintenant le droit de développer ses idées, & de les rendre publiques, pourquoi n'en profiterois-je pas? Autant d'hommes, autant de différentes façons de penser. Mon amour-propre me dit que je pense bien, peut-être me trompe-t-il; & si mes lecteurs me désapprouvent, c'est justement à raison de leur façon de penser, qui est différente de la mienne.

Si mes expressions n'ont pas cette éloquence qui flatte, cette énergie qui frappe, du moins sont-elles sans fard. Peu m'importe qu'on m'applaudisse ou qu'on me blâme; peu m'importe l'approbation du sot & l'improbation du fat; ni l'un ni l'autre ne me feront pas changer de façon de penser; l'estime des honnêtes gens me flattera toujours, & je chercherai en toutes occasions les moyens de me l'acquérir & de la mériter.

Une foule d'écrits inondent la France, une foule d'idées se présentent, & chacun voudroit mettre les siennes au jour: un enthousiasme général s'est emparé des esprits, & on les croiroit presque en délire. Chaque individu, pour peu qu'il ait de bon sens, veut devenir auteur: pourquoi ne le seroit-il pas, puisque ceux mêmes qui ont l'esprit à rebours, & qui attendent le bon sens, veulent se mêler de l'être? On me placera à coup sûr dans la classe de ceux-ci; les uns me blâmeront, d'autres me prendront en commisération, & peu me loueront. La sotte pitié des

uns & le blâme des autres me ſont indifférens : une ſeule approbation des derniers me vengera des premiers.

S'il s'eſt gliſſé quelques erreurs dans mes réflexions, elles ſont involontaires, & je les déſavoue d'avance : un honnête homme n'eſt jamais humilié pour déſavouer une faute dans laquelle il n'a pas eu intention de tomber.

Un amour infini pour la nation, une ſoumiſſion ſans bornes aux lois, un reſpect inviolable pour le Roi, ont toujours été & ſeront toujours la baſe de ma conduite. Je voudrois inſpirer les mêmes ſentimens à tous les français : c'eſt le but que je me propoſe dans cet ouvrage.

RÉFLEXIONS

Sur quelques abus de l'ancien régime, & sur la révolution actuelle.

L'HOMME est né libre ; & pour qu'il n'abuse pas de sa liberté, on a fait des lois. Quiconque ne s'y soumet pas, veut faire de sa liberté un droit sauvage & cruel qui puisse lui assurer l'impunité de ses folies, de ses excès ou de ses crimes. Une liberté sans bornes & sans lois devient une anarchie cruelle. L'honnête homme respecte les lois sans les craindre : le méchant les craint sans les respecter. Tout homme est libre de faire le bien, mais il ne lui est jamais permis de faire le mal. Celui qui s'écrie contre les lois, à coup sûr craint de s'en attirer la sévérité : il devient un fléau de l'humanité, & doit être rejeté & banni de la société.

La révolution heureuse qui ranime l'empire français replace chaque citoyen dans les droits précieux de la liberté & de l'égalité ; elle ôte aux méchans les moyens d'écraser les foibles, & met ceux-ci sous la sauve-garde de la loi. Le vrai citoyen la bénit, & le mauvais en écume de rage, la déteste, & voudroit entraîner dans les ruines de la féodalité, & ensevelir sous ses débris les restaurateurs de la liberté & les bons citoyens qui la soutiennent.

Les partisans de la révolution sont appelés *démocrates*, & les opposans *aristocrates*. Les *démocrates* sont divisés en deux classes, les bons, & les mauvais. Les *bons démocrates* sont ceux qui se soumettent aux lois, qui n'abusent pas de leur liberté, qui plaignent ceux qui ne pensent pas comme eux, qui cherchent tous les moyens honnêtes pour les ramener à des principes constitutionnels. Les *mauvais démocrates* sont ceux qui voudroient massacrer tous ceux qui ne sont pas de leur sentiment, qui les détestent, qui cherchent continuellement à leur susciter des ennemis, & voudroient les voir anéantir. Les *aristocrates* sont également divisés en deux classes, les honnêtes & les

méchans. Les *honnêtes* ſont ceux qui perdant par la révolution, qui, accoutumés depuis un temps immémorial à jouir des droits & privilèges que leurs ancêtres leur ont tranſmis, ſe les voyant ôter tout d'un coup, s'en plaignent comme d'une injuſtice, & ſe ſoumettent néanmoins aux décrets, gardant leur douleur dans le cœur. Les *méchans* ſont ceux qui, perdant également, ne font rien paroître au dehors, mais cabalent ſourdement, induiſent les néceſſiteux en erreur par la ſéduction ou par l'appât du gain, les excitent par ces moyens à ſe ſoulever contre les décrets, & même à maſſacrer les amis de la conſtitution. Admirons les *bons démocrates*, ſuivons leur exemple; plaignons les *honnêtes ariſtocrates;* mais déteſtons & les *mauvais démocrates* & les *méchans ariſtocrates.*

La liberté eſt rendue aux Français pour en faire un noble uſage: ce ſeroit la dégrader & la faire haïr, que de la faire ſervir de prétexte à une licence effrénée & à une inſolence condamnable; ce ſeroit faire renaître un ſiècle plus barbare que celui dont nous ſortons, ce ſeroit une nouvelle féodalité plus affreuſe que la première; ce ſeroit enfin montrer à l'univers entier que cette liberté n'auroit jamais dû devenir notre partage, puiſque nous n'en connoîtrions ni le prix ni l'uſage que nous en devons faire.

L'ennemi le plus déclaré de la conſtitution & de la liberté, c'eſt le *clergé*, lui qui devroit être l'ami de l'humanité, le défenſeur de la liberté, & le partiſan de l'égalité. Des hommes qui par humilité ou par orgueil, par pareſſe ou par avarice, embraſſent un état par lequel ils renoncent au monde & à ſes vanités, *Vanitas vanitatum, & omnia vanitas, niſi amare Deum & illi ſoli ſervire*, ne ſont plus rien au monde, ſont morts pour les ſociétés, & ne doivent plus penſer qu'au but de leur état. Ce ſont cependant ces gens-là qui clabaudent le plus, qui veulent ſoulever le fils contre le père, la femme contre ſon époux (1), & mettre le trouble dans toute la France. Pourquoi? parce qu'on leur ôte le ſuperflu de leurs re-

(1) Une femme à Toulouſe fut pluſieurs fois ſur le point d'empoiſonner ſon mari, à cauſe qu'il étoit démocrate; & ce ſur l'inſtigation de ſon confeſſeur: un remords de conſcience le lui fit avouer à ſon époux.

venus, pour le répartir ſur ceux qui n'avoient pas de quoi ſubſiſter ; parce qu'on leur ôte les moyens de s'ingérer dans les affaires de famille, & de brouiller nos ménages ; parce qu'on leur ôte le pouvoir de nuire ; parce qu'enfin on veut les tenir dans l'inſtitution de leur état, leur ôter les moyens de diſtraction, pour ne plus s'occuper que de l'état qu'ils ont embraſſé.

Ce ſont cependant ces êtres dangereux & inutiles au monde qui ont fait vœu de pauvreté, d'obéiſſance & de chaſteté, eux qui étoient plus riches que des princes, accumulant tous les biens, qui avoient des terres ſeigneuriales & vexoient leurs vaſſaux, qu'ils veulent encore ſéduire ; ce ſont eux qui ont fait vœu d'obéiſſance, vœu captieux, qu'ils font conſiſter à n'obéir qu'à leurs ſupérieurs eccléſiaſtiques, & non aux lois ni à leur prince ; ce ſont eux qui ont fait vœu de chaſteté, & qui troublent nos ménages, en ſéduiſant nos femmes & égarant nos filles. Leur refrein ſur cet objet, eſt que la chair eſt fragile : que devons-nous penſer ſur le compte de ces hommes pervers, qui, abuſant de la ſainteté de leur état, le profanent, &, j'oſe le dire, l'affichent, & qui par leurs déſordres & leurs mauvais exemples ont fait plus d'athées & de méchans que les livres les plus pernicieux ? ce ſont eux qui, renonçant aux vanités du monde, les recherchent plus que perſonne, & veulent toujours dominer ; ce ſont eux qui, devant pratiquer l'humilité, ſont plus orgueilleux que des princes, & croient le reſte des hommes au-deſſous d'eux ; ce ſont eux enfin qui, ayant fait le vœu artificieux & impoſteur de renoncer à tout, pour mieux jouir de tout, corrompent à la fois & le célibat & le mariage.

Il exiſte cependant, à la gloire de la religion, des prêtres plus reſpectables encore par la ſainteté de leur vie & l'auſtérité de leurs mœurs que par leur état ; ceux-là ſeuls méritent notre reſpect & notre amour. Toujours occupés de l'état qu'ils ont embraſſé, ils en pratiquent toutes les vertus. Heureux les peuples qui ont de tels paſteurs ! De pareils hommes devroient être immortels. Auſſi, jouiſſant après cette vie d'un bonheur inaltérable, leurs noms ſeront en mémoire dans nos cœurs, & leurs vertus feront la gloire de leur ſiècle.

La religion. Prétexte dont se servent des hommes qui n'ont que le nom de *prêtre*, pour séduire la classe dévote & ignorante du peuple, & qui font consister la ruine de la religion dans le frein qu'on oppose à leur inconduite & à leur libertinage. Ce sont ces prédicateurs, trompettes du fanatisme, du meurtre & de l'intolérance, qui, abusant de leur état & profanant la sainteté de nos temples, soufflent le poison de la discorde & du carnage sur leurs auditeurs. La religion consiste-t-elle donc dans le luxe & dans les revenus immenses de ses ministres? O vous, peuples, revenez de votre crédulité! ne vous laissez pas induire en erreur par les faux raisonnemens du clergé; méfiez-vous d'eux; respectez la religion, mais n'en respectez les ministres qu'autant qu'ils se respecteront eux-mêmes, & qu'ils pratiqueront ce qu'ils doivent nous enseigner.

Célibat monastique. Institution politique & inhumaine, contraire à toutes les lois divines & à celles de la nature. Où est la vertu d'étouffer les désirs qui portent les deux sexes à s'aimer, à s'unir? Céder à ce penchant est un devoir cher & sacré: c'est remplir le but du Créateur. Avec quelle reconnoissance ne doit-on pas recevoir de lui l'objet par qui on goûte une nouvelle vie, l'époux ou l'épouse qu'on doit chérir, les enfans, gages précieux d'un amour réciproque & d'un bonheur qu'ils sentiront à leur tour! La religion! oui, la religion seule, inhumaine & ingrate envers la nature, la profane & nous représente, comme un sentier de crimes, de malheurs & de peines, ce qui doit faire notre bonheur & être la récompense de nos vertus. L'Être suprême nous a-t-il donc créés sensibles pour passer notre existence dans les tourmens? Il n'est pas, comme nous le représentent nos fanatiques, avide de vengeance & toujours offensé? Est-il donc nécessaire de passer une partie de sa vie dans les supplices pour expier des fautes imaginaires? Les auteurs de la plupart de nos dogmes, dénaturant la religion, étoient des ames froides, dures & insensibles, à qui les sentimens, les vœux d'un cœur honnête, paroissoient un délire ou même un attentat. Je ne prétends pas m'ériger en censeur des conciles qui ont introduit & cimenté le célibat mo-

naſtique; mais les oracles de la religion, les docteurs de l'égliſe, ne l'ont jamais applaudi, j'oſe même dire qu'ils ne l'ont jamais approuvé.

La nobleſſe. Titre accordé autrefois aux hommes vertueux, & dans nos temps profané à prix d'argent à des êtres vils; également profané par quelques deſcendans des premiers nobles, qui, énorgueillis de leurs titres, s'égaloient à leurs ancêtres, & à cauſe que ceux-ci avoient été vertueux, ſe croyoient exempts de l'être, & avoir le droit de mépriſer tous ceux qui avoient la nobleſſe dans les ſentimens, & non par écrit. Égarement funeſte! combien ne devons-nous pas bénir ceux qui ont déchiré le fatal bandeau qui cachoit à notre vue ce que nous étions, & qui nous ont replacé dans nos droits! Nous ne craindrons plus de voir ces exemples de barbarie, où le nouveau parvenu mépriſoit juſqu'à ſon père qui l'avoit nourri, juſqu'à ſa mère qui l'avoit porté dans ſon ſein, & qui, changeant de nom, ne ſe croyoit même plus de leur famille. On ne verra plus l'infortuné, mangeant du pain gagné à la ſueur de ſon corps, travailler la plus grande partie de l'année pour l'entretien du luxe & du deſpotiſme, & être obligé de ramper devant des hommes qui, oubliant l'égalité, ſe croyoient d'une eſpèce ſupérieure. Le ſage gémiſſoit en ſécret & n'oſoit éclairer les humains: une puiſſance ſupérieure & deſpote l'auroit arraché du ſein paiſible de ſa famille pour le livrer à toutes les horreurs d'une captivité éternelle. Il appartenoit à tous égards aux français de ſecouer ce joug affreux, de faire connoître à l'univers étonné les droits de l'homme, & de remettre en équilibre la balance, en la débaraſſant du poids de la féodalité, dont un de ſes côtés étoit ſurchargé.

Ordre militaire. Sous l'ancien régime, on ne comprenoit dans cet ordre reſpectable que le corps des officiers: il n'étoit jamais queſtion des ſoldats. Mépriſés ſouverainement, regardés comme des automates qui n'alloient que par reſſort, ils ſe trouvoient humiliés, vexés & tyranniſés. Le citadin les regardoit avec dédain, & l'habitant de la campagne avec crainte & méſiance; l'honnête homme, l'homme éclairé les regardoit avec pitié, & étoit étonné du comble d'aviliſſement dans lequel on plongeoit les

défenſeurs de l'état. L'état, dont ils ſont les ſoutiens, le prince, dont ils ſont les forces; & les généraux, dont ils font la gloire, étoient ingrats à ſon égard : c'étoit à qui les humilieroit davantage. Le peuple les mépriſoit, à raiſon du mépris qu'avoient pour eux leurs chefs; ceux-ci faiſoient rejaillir avec profuſion l'opprobre & le mépris dont ils ſe couvroient eux-mêmes à la cour par leurs baſſeſſes, leurs intrigues & leurs lâches complaiſances. Soldats, ſoldats français, recevez mon hommage; vous avez tendu les bras à la lumière, à la liberté, dont vous êtes devenus les partiſans : ſoyez libres, vous méritez de l'être; mais ſoyez ſans reproche; rendez avec uſure le bien pour le mal; faites voir que vous méritez d'être conſidérés; forcez vos concitoyens à vous eſtimer, votre prince à vous aimer, & vos chefs à vous chérir. Le temps eſt venu où les ſeules vertus ennobliſſent l'homme. Si vous éprouvez des fatigues & des peines, votre première récompenſe ſera dans votre cœur. Une glorieuſe carrière vous eſt ouverte. Fidelles aux devoirs de votre état, rempliſſez-les avec exactitude : faites connoître que la force de la patrie conſiſte moins dans la quantité de ſes ſoldats, que dans leur courage & leurs vertus. Tels vous fuyoient qui ſe trouveront honorés de vous avoir pour amis, ou de devenir vos camarades. Vos chefs ſeront déſormais vos pères & vos guides; ils vous frayeront le chemin de la gloire, & comme eux, vous y pourrez entrer.

Gens de robe. Toujours mépriſés du militaire, & trop ſouvent haïs du peuple. Nous reſpecterons maintenant nos magiſtrats; ce ne ſeront ni les brigues, ni l'argent qui nous les choiſiront, la vertu ſeule les placera dans le temple de Thémis; la veuve, l'orphelin & l'opprimé auront avec confiance recours aux interprètes de la loi & à ceux qui la font exécuter; une nuée de ſang-ſues ne les opprimeront plus, & l'affreuſe chicane ne ſe fera plus entendre dans nos palais de juſtice; des procès éternels ne ruineront plus des familles entières; de barbares émiſſaires n'enleveront plus de ſon foyer le malheureux plaideur qui, n'ayant pour lui que la juſtice de ſa cauſe, n'aura pas eu de protection, ni de quoi préſenter à l'avidité de ſes juges.

Ferme générale. Compagnie infernale, que les furies, dans leur plus grande colère, avoient formée pour le malheur de la France, & que Dieu avoit soufferte pour nos péchés. Rien n'étoit sacré pour ses satellites; ils trahissoient parens & amis pour obtenir une légère récompense. Malheur à celui qui tomboit entre leurs mains & qui n'avoit pas de quoi se racheter; juges & parties dans leurs affaires, le plus coupable n'étoit pas le plus puni. Mes cheveux se dressent & mon corps frissonne quand je pense à tous les maux qu'elle nous a faits: ma plume se refuse à les tracer; de pareilles horreurs feront la honte de leur siècle, & couvriront d'opprobre la mémoire de ceux qui les ont tolérées.

Promenades publiques. Construites pour le luxe & la vanité des grands aux frais du peuple, qui n'osoit y aller que rarement, & dont l'entrée, dans les villes de guerre sur-tout, étoit strictement défendue aux soldats, &c. Quelle étoit la raison de cette exception? par qui étoit-elle ordonnée? Il faut le dire à la honte de l'humanité, elle étoit ordonnée par les chefs militaires mêmes, qui, trop heureux d'avoir des soldats sous leurs ordres pour les faire ce qu'ils étoient, se croyoient déshonorés de se trouver avec eux à une promenade; qui, trop heureux de les avoir pour compagnons dans les champs de Mars, les mépriſoient dans une garnison. Soldats, béniſſez la révolution; soutenez-la au péril de votre vie; elle seule vous a replacés au rang des hommes, dont on vouloit vous écarter.

Comédie. Tel avoit le moyen de payer sa place aux premières loges, mais qui n'osoit y aller à cause de son habit modeste & uni; tel avoit le désir de se placer à côté du théâtre, mais qui ne pouvoit y aller, car ces places étoient désignées aux petits maîtres à plumets & portant épaulettes. Les cabales, amis & ennemis des acteurs, occupoient le parterre pour applaudir ou siffler ce que quelquefois ils n'entendoient pas. Les secondes loges étoient désignées aux artistes; l'amphitéâtre aux lorgneurs; les loges grillées aux abbés; les troisièmes loges aux domestiques sans livrée & aux filles du monde; un recoin de ces mêmes loges, appelées *paradis*, étoit dé-

signé aux soldats, qui ne paroissoient jamais sur le théâtre que pour figurer ou pour livrer des batailles simulées à tous les bouffons du spectacle, & ce, moyennant un salaire. Il faut espèrer que l'état militaire ne sera plus avili par ce genre de prostitution.

Tiers-état. O vous, peuples ! placés au dernier rang dans les temps barbares de l'ancien régime, on apprendra donc maintenant à connoître votre utilité; on saura vous apprécier; on sera donc convaincu que sans vous l'état ne pourroit subsister : ni le noble orgueilleux, ni le prélat fastueux ne vous mépriseront plus; l'état vous doit tout; c'est vous qui le faites exister; c'est vous, en un mot, qui le composez: vous êtes les pères & les ancêtres de tous les états.

Marine royale. Un capitaine dans son bord étoit plus despote qu'un souverain asiatique; ses volontés étoient des lois: malheur à celui qui auroit osé le contredire. Cet abus provenoit du pouvoir illimité qu'on lui donnoit. Il règnera toujours une antipathie entre les troupes de terre & le marin: celui-ci rampe sur terre, & devient dur & cruel sur mer; l'officier de marine se croyoit même un être supérieur à l'officier de terre. Dans un bord le soldat & le matelot, accablés de fatigue & de sommeil, manquoient de tout; un mauvais grabat pour deux, dans lequel chacun à son tour alloit s'enterrer pour quatre heures. Du biscuit à demi rongé des vers & des rats, rempli de poussière & d'ordure; de la viande sale & dégoûtante, souvent moitié pourrie; de mauvais légumes échauffans, & toujours à moitié cuits, formoient leur nourriture; un verre d'une eau puante & pleine de vers ajouté à un quart de vin, quelquefois passable, & très-souvent mauvais, formoient leur boisson (1); tandis que les officiers, ne connoissant la fatigue que de nom, logés commodément & n'ayant rien à désirer, vivoient d'une manière trop splendide & même insultante aux malheureux qui n'osoient presque pas humer l'odeur des mets déli-

(1) J'ai souvent remarqué dans les vaisseaux que les officiers de marine prodiguoient l'eau douce à leur toilette; car la plupart de ces messieurs sont petits-maîtres partout, au point même de s'en laver les pieds, tandis que l'équipage étoit retranché à un quart d'eau par repas.

cieux & recherchés qui couvroient avec profusion leur table. Tel capitaine de vaisseau, de frégate, &c. sur le point de faire une croisière ou un voyage de long cours, étoit plus intrigué des approvisionnemens de sa table que des munitions de guerre; son maître-d'hôtel étoit l'homme important de son bord, le maître canonier étoit dans l'oubli, & souvent n'étoit pas connu de lui.

Clubs. Sociétés formées dans toutes les villes du royaume depuis la révolution. De même qu'en France il y a deux sortes d'opinions, de même il existe deux sortes de clubs. Les uns se sont formés pour être les colonnes de la révolution, pour éclairer le peuple, l'instruire sur ses véritables intérêts, & sur le bien qui va résulter pour lui, pour faire parvenir leurs observations aux différens corps administratifs, & leur dénoncer tous ceux qui fomenteroient ou qui chercheroient à porter atteinte à la constitution. On les appelle ordinairement *clubs patriotiques*, ou *des amis de la constitution.* Les autres sont composés de tous les mécontens, la plupart des gens d'église, des ci-devant nobles & gens de robe. Ceux-ci sont en tout l'opposé des premiers, & sont désignés sous le nom de *clubs noirs;* mais leur influence est si peu de chose, leurs projets si mal concertés, que nous ne devons pas y faire grande attention: le mépris seul est ce qui peut mieux leur convenir.

Rien de si bien institué que les clubs des amis de la constitution; c'est là que le patriote va s'instruire, c'est là qu'il apprend chaque jour les succès des travaux immortels de nos sages législateurs, c'est là enfin où il peut hardiment développer ses idées, les communiquer; & pour peu qu'elles puissent donner des connoissances utiles au bien public, il a l'espoir certain de les voir adoptées. Mais craignons de voir entrer dans ces sociétés la discorde, l'avarice, & peut-être même l'usure; ne donnons jamais la moindre atteinte au patriotisme désintéressé qui doit animer tous ses membres; ne nous érigeons pas en nouveaux traitans, en imposant & recevant un tribut des malheureux qui nous servent journellement, & qui se voient obligés de doubler leurs fatigues pour subvenir à leur nourriture, à leur entretien, & aux ridicules impôts

qui les surchargent. N'écrasons jamais une famille connue dont on est content, & qui est patriote, pour répartir ce qui devroit lui appartenir, comme le salaire & le gain de ses peines & de son attachement, sur une multitude de personnes qui sont peut-être intérieurement nos ennemis déclarés. De telles actions s'écartent du but de l'institution des clubs patriotiques. Que l'esprit d'économie surtout ne nous séduise point: l'économie intéressée est sœur de l'usure & de l'avarice.

Égalité. Tel prêche l'égalité, & qui seroit au désespoir qu'elle existât : tel en est le partisan, parce qu'elle le rapproche de celui qu'il n'osoit autrefois approcher qu'avec respect, mais qui souffre de ce que son ci-devant inférieur veut se servir des mêmes droits. Les hommes seront toujours les mêmes, insuffisans, présomptueux, médisans & orgueilleux. Nous naissons méchans, nous vivons mauvais, & nous mourons sans vrai repentir. C'est là le fruit de cette philosophie à la mode, qui tend à briser tous les liens de la societé, enseignée par nos philosophes petits maîtres, qui placent les hommes au rang des bêtes, ne leur accordant qu'un instinct plus parfait. Je n'admets ce principe que par rapport à eux, & surement ce n'est que d'eux-mêmes qu'ils ont voulu parler.

Droits de seigneur. Un seigneur dans sa terre étoit un petit souverain; il avoit le droit exclusif d'insulter, de maltraiter, & même de piller ses vassaux; à lui seul étoit permis d'avoir des pigeons, qui engloutissoient souvent l'espoir du laboureur, les semences qu'il venoit de répandre sur la terre. Malheur à celui qui en les chassant, en auroit tué ou blessé un ! les galères étoient la peine infligée à ce prétendu forfait. Tel seigneur s'attribuoit la dixme, non-seulement de la récolte, mais même de tous les animaux domestiques à naître, qui quelquefois n'étoient que la seule richesse de ses vassaux. Au seigneur seul appartenoit le droit de tuer les animaux nuisibles, & qui les poursuivant, faisoit plus de dégât que le gibier à qui il donnoit la chasse. La poursuite d'un lièvre coûtoit souvent au pauvre cultivateur une partie de sa récolte; la grêle étoit moins à craindre que ces parties de chasse où une quantité de piqueurs dépouillés de toute humanité, ani-

mant leur meute, fouloient aux pieds l'eſpoir d'une famille, & le prix de ſes travaux. Tel ſeigneur auroit fait reléguer dans un ſéminaire le digne paſteur qui ne l'auroit pas encenſé, ou ne lui auroit pas préſenté l'eau bénite d'une manière reſpectueuſe, mais révoltante pour la religion & injurieuſe à la majeſté divine, & en tout indigne de la ſainteté du lieu où l'on ne ſe raſſembloit que pour offrir des hommages au créateur, &c. &c. &c.

Il eſt inutile de rappeler toutes les tyrannies, toute la barbarie de l'ancien régime. Chaque claſſe avoit ſes tyrans, chaque claſſe avoit ſon genre de féodalité. Tirons le rideau ſur toutes ces horreurs & ſur toutes ces vexations. Nos neveux, pour qui nous travaillons, qui profiteront de notre conſtitution, auront peine à ajouter foi au deſpotiſme qui vient de s'évanouir, & que nos ſages légiſlateurs ont mis au tombeau. Profitons des lumières qui les éclairent : nous ne ſaurions avoir de meilleurs guides. Nos fortunes ne dépendront plus du caprice des hommes & de ces femmes débauchées qui déshonoroient leur ſexe & les hommes qui s'y attachoient.

Contre-révolution. On nous berce toujours de contre-révolution, on veut nous inſpirer des craintes lorſque nous ne prenons que de la méfiance. Tous ces bruits ſont notre ſureté; ils dévoilent la peur des ennemis de la conſtitution, & nous font en même temps prendre les précautions néceſſaires pour nous garantir de leurs embûches. Qui tentera une contre-révolution? Une partie du Clergé, une partie des ci-devant nobles & privilégiés. Ils égareront les malheureux, les ſéduiront, les attireront dans leur parti par l'appât du gain & de la rapine. Ils ignorent donc que les premiers coups frapperoient ſur eux, ils ignorent donc qu'à la première nouvelle d'une contre-révolution la première expédition ſeroit de ſe défaire des ennemis intérieurs, & quelque cachés qu'ils fuſſent, on les trouveroit. Qu'ils tremblent ces lâches ennemis de la patrie, ces vils eſclaves du deſpotiſme : les français veulent être libres, & ils le ſeront: de nos cendres renaîtroient des défenſeurs de la liberté & des vengeurs de notre mort.

Les hommes enfin apprendront à connoître ce qu'ils ſont & ce qu'ils doivent être : la même clarté luira chez

tous les peuples. Tremblez, lâches tyrans, l'inſtant approche; votre ſang peut-être leur aſſurera la liberté dont ils veulent jouir, & cimentera les fondemens des révolutions. Français, exaltez votre bonheur; une grande révolution s'opère chez vous ſans effuſion de ſang. Nos ennemis (& ils ſont malheureuſement en grand nombre), trop lâches pour nous inſpirer de la crainte, & trop vils pour mériter notre attention, cherchent à ſemer la diſcorde parmi nous, cherchent à ſéduire les néceſſiteux par l'appât du gain, & les fripons par l'eſpoir du pillage, cherchent à jeter de la méfiance parmi les eſprits foibles; mais leurs artifices trop groſſiers n'égarent que peu de gens, qui tôt ou tard déſabuſés tourneront leur fureur, & exerceront leur vengeance ſur ceux qui les auront trompés. Tel a toujours été, & tel ſera toujours le ſort du méchant & du traître.

Le rève. Un rève, s'écriera un petit-maître, dont l'eſprit & le cœur fardés comme le viſage, ſe maſquent au coin de l'hypocriſie! Oui, un rève, & pourquoi pas? La vie n'eſt qu'un rève continuel. Tel opprime le peuple qui ſera opprimé à ſon tour. Tel eſt au faîte du pinacle, qui ſera précipité dans le néant d'où il n'auroit jamais dû ſortir. Tel eſt derrière un carroſſe, qui enſuite ſe trouve placé dans le fond. Tel comptoit ſur l'avancement aſſuré de ſon fils, qui n'a d'autre mérite que ſa nobleſſe, ni d'autres vertus à préſenter que celle de ſes ancêtres, & qui ſe voit maintenant fruſtré de ſon vain & ridicule eſpoir. Tel prélat calculoit les revenus immenſes de ſes bénéfices, prenoit des à comptes, ne payoit ni ſes domeſtiques, ni ceux qui le nourriſſoient, ni ceux qui l'habilloient, mais payoit régulièrement ſes maîtreſſes & ſes pertes au jeu, qui ſe voit obligé aujourd'hui de faire banqueroute & aux uns & aux autres. Tel financier ſongeoit aux nouveaux moyens de rapiner le peuple & d'accumuler ſes tréſors, qui a été enſuite obligé de s'enfuir. Tel miniſtre tranchoit du monarque, trahiſſoit à la fois & ſon maître & l'état, qui le lendemain n'étoit plus rien. Tel inſultoit à la misère du peuple & vouloit lui faire manger du foin, qui s'eſt vu lanterner. Telle poupée enluminée recevoit l'encens des bas & vils courtiſans,

qui s'eſt vue chaſſée honteuſement & contrainte de promener ſes charmes impoſteurs dans des pays étrangers. Tel courtiſan ſe donne des tons & ſe croit un homme d'importance, & qui cependant n'eſt dans la claſſe des hommes que ce que ſont les courtiſannes dans celle des femmes. Tel homme de robe calculoit ſes revenus à proportion des procès qu'il avoit entre les mains & qu'il avoit l'art de prolonger, qui ſe voit maintenant à ſec, n'ayant conſervé de ſon état qu'une ame dure & une conſcience ſurchargée de forfaits & de rapines. Tel militaire croit d'une belle femme faire ſa conquête aſſurée, à cauſe de l'élégance de ſa parure & de ſes tons de petit-maître, qui ſe trouve ſupplanté par un rival, qui, à la vérité, n'a pas les mêmes dehors charmans & éblouiſſans, mais qui en récompenſe poſsède des qualités intérieures qui n'échappent pas à l'œil pénétrant du beau ſexe, &c. &c. &c. Le monde eſt un vaſte théâtre, où chacun repréſente un rôle quelconque dans la pièce qui ne finit pas; le rôle rempli, les acteurs ſe confondent pêle-mêle dans les entrailles de la terre, qui les engloutit tous, & qui engloutira également & ſucceſſivement les autres acteurs qui reparoiſſent ſur la ſcène. La vertu ſeule eſt inébranlable; elle ſeule ennoblit l'homme; elle ſeule ne périra jamais. L'homme vertueux, dans quel état qu'il ſoit placé, ſera toujours reſpecté; lui ſeul peut eſpérer l'immortalité & de ſon ame & de ſon nom: ſemblable à ces comètes bienfaiſantes, il répand un baume ſalutaire ſur tous ceux qui l'entourent. Le rève du méchant eſt terrible pour ceux qui le fréquentent, & ſon réveil ne l'eſt que pour lui ſeul; ſemblable aux éclairs qui éblouiſſent dans le moment & s'éteignent de même, le tonnerre qui ſuit ne gronde que pour lui. L'auteur de cet ouvrage, dira un critique, rêvoit sûrement en le compoſant. Oui, certainement, & au réveil l'auteur, l'ouvrage & le critique diſparoîtront également: *Sic tranſit gloria mundi.*

Dorénavant chaque citoyen dans ſa claſſe pratiquera les vertus & les devoirs qui y ſont annexés. Des *magiſtrats intègres* nous interprèteront les lois, & les feront ſervir également en faveur du pauvre & du riche; celui-là ne

ſera plus vexé par celui-ci ; le premier ne craindra plus l'oppreſſion du ſecond. La balance à la main, nos magiſtrats ne ſe laiſſeront plus ſéduire par l'appât du gain & de la ſéduction ; la juſtice ſera pour tout le monde, & pour la première fois le temple de Thémis ſera préſidé par la vertu, & compoſé de ſes attributs. On ne verra plus d'avocats plaidant une affaire s'injurier les uns les autres, & celui qui diſoit le plus d'injures paſſer, ſelon l'uſage du barreau, pour le plus éloquent, & dont l'éloquence redondante ne ſervoit guère qu'à empêcher les juges de ſommeiller, en quoi même il ne réuſſiſſoit pas toujours. Des *prêtres* déſormais, plus reſpectables encore par leurs vertus que par leur caractère, nous enſeigneront la pratique des bienfaits, nous inſtruiront dans une morale évangélique par leurs exemples, & nous applaniront le chemin de la vie éternelle par la ſageſſe de leurs leçons, qu'ils pratiqueront eux-mêmes. Maintenant des *généraux*, qui qui ne devront ce rang qu'à leur courage & à leur valeur, deviendront les pères & les guides de leurs ſubordonnés ; jamais l'envie ni la fauſſe ambition ne les égareront du chemin de l'honneur ; ils enſeigneront par pratique aux ſoldats à ſupporter les fatigues & à braver les dangers, & conſidérant que c'eſt à eux qu'ils doivent & leur rang & leur gloire, ils les regarderont comme leur ſoutien & comme des camarades, les chériront, & ne les ſacrifieront plus ni à leur avancement ni à leur orgueil.

Je ne ſaurois mieux terminer mes réflexions qu'en vous exprimant les ſentimens de *J. J. Rouſſeau*, cet auteur inimitable, ce zélé partiſan de la liberté.

O vous ! à qui la voix céleſte ne s'eſt point encore fait entendre, & qui ne reconnoiſſez pour votre eſpèce d'autre deſtination que d'achever dans l'eſclavage cette courte vie ; vous qui languiſſez, vous qui paroiſſez indifférens au bien qu'on vous fait, reprenez, puiſqu'il dépend de vous, votre antique & première liberté. Quant aux hommes dont les paſſions ſont les guides, qui ne reconnoiſſent d'autres lois que les caprices d'un tyran, évitez-les, ne perdez pas vos peines à vouloir les éclairer, à ces cœurs endurcis, à ces courages énervés ; c'eſt d'en haut qu'il faut attendre leur retour à la vertu. Pour nous, tâchons, par l'exercice des

vertus que nous ſommes obligés de pratiquer, à connoître la liberté, à mériter le prix éternel que la conſtitution nous promet; nous reſpecterons les ſacrés liens des ſociétés dont nous ſommes les membres, nous aimerons nos ſemblables, & les ſervirons de tout notre pouvoir. Obéiſſons ſcrupuleuſement aux lois & aux hommes qui en ſont les miniſtres; animons le zèle de nos dignes repréſentans, en leur montrant ſans crainte & ſans flatterie la grandeur de leur tâche & la rigueur de leurs devoirs.

457